

Heaven and Earth

Mario Cloutier

Number 169, February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, M. (1994). Review of [*Heaven and Earth*]. *Séquences*, (169), 43–43.

Heaven and Earth

Avec Oliver Stone, chassez le naturel et il revient comme un jet de napalm. Si on avait pu croire que le réalisateur de JFK avait finalement appris une chose ou deux sur le cinéma, notamment sur l'art du montage, avec son dernier réquisitoire politique, on s'aperçoit vite dans **Heaven and Earth** que le Claude Lelouch des Américains se porte toujours bien. À la fois réductrice et grandiloquente, la conclusion de sa trilogie vietnamienne rate complètement la cible, tout en posant de sérieuses questions sur les véritables intentions de son auteur.

Après le point de vue du simple soldat dans **Platoon** et celui du vétéran désillusionné dans **Born on the Fourth of July**, Oliver Stone raconte, dans **Heaven and Earth**, l'histoire véridique d'une paysanne vietnamienne marquée par le destin. Le Ly Haislip connaîtra la pauvreté, la prison et la torture lors de la guerre dans son pays, avant d'épouser un Américain qui lui ouvrira les portes du *heaven made in USA*. Elle se heurtera au racisme des uns et à la violence de son mari, avant de devenir une femme d'affaires avertie et de retourner fouler le sol de ses ancêtres.

Dès les dix premières minutes de ce film au propos simpliste, le spectateur sait ce que lui réservent les deux autres heures de projection. Une petite musique folklorique et un aperçu de la rustique vie paysanne sont vite remplacés par des images somptueuses de la campagne vietnamienne accompagnées par un thème musical pompeux, composé par le très limité Kitaro. Dès lors, Oliver Stone nous refait le coup de l'enfilade de coquilles vides, supportées par un traitement superficiel et insensible. On reconnaît bien là l'auteur de l'affligeant **The Doors**, un cinéaste dont le manichéisme et le symbolisme primaires prennent les spectateurs pour de vulgaires nigauds.

Dépourvu de toute sensibilité féminine, le réalisateur rate lamentablement le rendez-vous avec son héroïne. De viol en tentative d'avortement et de torture en prostitution, le film nous sert tout un amalgame de clichés sur la femme victime, faible, mais toujours attirante. La femme sauvée in extremis avec ses enfants par le futur mari qui vient du ciel en hélicoptère. La femme-objet, maltraitée par des méchants dans le récit, mais aussi exploitée par le cinéaste qui n'hésite pas à

montrer le corps nu de son actrice principale... dans une scène de viol! Dans la bouche du père bien-aimé de Le Ly Haislip, le message du cinéaste s'articule clairement: «Tu es née pour devenir une merveilleuse épouse et mère de famille, pas pour combattre.»

Tout cela n'enlève rien au mérite de la jeune Hiep Thi Le dans le rôle principal, son premier et probablement dernier au cinéma puisqu'elle n'a, semble-t-il, pas vraiment apprécié l'expérience. Également, il faut saluer le travail de Joan Chen, méconnaissable dans le rôle de sa mère. Leurs performances ne réussissent toutefois pas à faire passer l'émotion, pas plus que la narration en voix off. Tout cela est passé à la moulinette Stone qui privilégie le spectaculaire et l'action aux dépens de l'intimité et de l'introspection. Le seul véritable moment touchant survient lors du monologue de Tommy Lee Jones en soldat repent, un personnage qui se rapproche plus de l'expérience du cinéaste.

Dans l'esprit réducteur d'Oliver Stone, tout le monde a été plus ou moins victime de cette guerre inutile. Comme le dira l'héroïne: «couleurs de peau différentes, même souffrance.» À la différence, qu'inconsciemment, le film rend compte d'un fait irréfutable: plusieurs Américains sont allés et revenus du Viêt-nam comme certains font un voyage dans le sud. Un périple avec le Club Aventure en quelque sorte qui promet l'exotisme, des femmes à volonté et juste assez de risques pour rendre l'expérience inoubliable. De retour aux États-Unis, le récit réussit par ailleurs à nous amuser quelque peu avec une satire bien sentie sur la surabondance américaine, mais cela sombre très vite dans la grosse caricature d'obèses attardés. Plutôt facile...

On a souvent l'impression que la principale ambition d'Oliver Stone est de raconter toute l'Amérique, de **Wall Street** à la musique rock et aux années 60. Il cherche à tout dire, à joindre le ciel et la terre, l'esthétique et l'idéologique dans l'épique et le mythique. Il aura beau affirmer en entrevue qu'il déteste ceux qui simplifient tout, lui-même, pour rendre intelligible ses contenus pseudo-progressistes, coupe court à toute forme de réflexion et ne sert que du tout cuit, des repas surgelés en somme. Or, le pauvre homme possède autant de sensibilité et de subtilité qu'un gérant de restaurant *fast-food*. Il est malheureusement parti pour la



Hiep Thi Le et Tommy Lee Jones

gloire et qui sait où il s'arrêtera. S'il en revient un jour, peut-être aura-t-on enfin droit à nouveau à des sujets plus personnels et moins prétentieux comme **Salvador** et **Platoon**.

Mario Cloutier

HEAVEN AND EARTH (Le Ciel et la Terre) — Réal.: Oliver Stone — **Scén.:** Oliver Stone d'après *When Heaven and Earth Changed Place* de Le Ly Haislip et Jay Wurts et *Child of Warm, Woman of Peace* de Le Ly Haislip et James Haislip — **Phot.:** Richard Richardson — **Mont.:** David Brenner, Sally Menke — **Mus.:** Kitaro — **Son:** Bill Daly — **Déc.:** Victor Kempster — **Cost.:** Ha Nguyen — **Int.:** Tommy Lee Jones (Sgt. Steve Butler), Joan Chen (Mama), Haing S. Ngor (Papa), Hiep Thi Le (Le Ly), Debbie Reynolds (Eugenia), Dustin Nguyen (Sau), Conchate Ferrell (Bernice), Vivian Wu (Madame Lien), Dale Dye (Larry) — **Prod.:** Oliver Stone, Arnon Milchan, Robert Kline, A. Kitman Ho — États-Unis — 1993 — 136 minutes — **Dist.:** Warner Bros.

Household Saints

New York, 1949. Une vague de chaleur intense submerge les habitants de la Petite Italie. Ce qui ne saurait empêcher les commères de jaser et les hommes de boire en jouant aux cartes. À court de fric, Lino Falconetti mise et perd sa fille unique au boucher du quartier, le beau Joseph Santangelo. Catherine et Joseph auront une fille, Teresa, qui, au grand dam de ses parents, se jettera dans les bras de Jésus comme nulle autre. Voilà le résumé du troisième film de la réalisatrice américaine, Nancy Savoca, **Household Saints**. Une oeuvre sensible et mûre qui saisit l'essence de l'Amérique de l'après-guerre, la moderne, celle qui idolâtre de faux dieux et qui troque définitivement le spirituel pour le matériel.

En artiste intelligente et lucide, Nancy Savoca se garde toutefois de juger les uns ou les autres. Elle se contente d'observer un monde en bouleversement, une époque